

AU CAFÉ DU RENDEZ-VOUS

INGRID WINTERBACH

AU CAFÉ DU
RENDEZ-VOUS

roman

Traduit de l'afrikaans par
PIERRE-MARIE FINKELSTEIN

PHÉBUS

Titre original :
Karolina Ferreira

© Ingrid Gouws, 1993.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0995-4

Il faut être très attentif et bien écouter,
avant d'ouvrir la porte d'une salle de billard.

HORACE LINDRUM,
Snooker, billiards and pool

Pour Helene Winterbach

Il y a longtemps, Karolina Ferreira avait fait un rêve. Sur une route du bord de mer, divisée en son milieu par une rangée de palmiers, un homme coupé en deux pissait le sang.

C'est à ce rêve qu'elle pensait en voyant Willie s'agenouiller et saisir une feuille entre ses doigts.

Il était de taille moyenne, bien bâti; sa peau était d'un brun uniforme. Il avait une tête impressionnante, aux proportions particulièrement harmonieuses, et des yeux clairs.

– Avec cette feuille, dit-il, on fabrique un médicament qui permet de cautériser la plaie. Mais seulement si elle saigne abondamment. Ça pompe le sang au rythme des battements du cœur. Il y a d'autres sortes de saignements plus lents, lors d'un accouchement, par exemple, le sang est plus foncé.

C'était leur première matinée dans le veld, et il faisait très chaud. Ils étaient arrivés la veille à Voorspoed, petite ville de l'État libre d'Orange. Ils portaient des chapeaux. La rivière était à sec. Les saules eux-mêmes semblaient flétris. L'herbe était brune. Karolina sentait comme un bourdonnement dans sa tête à cause de la chaleur. Et une pression sur les tempes. La tête lui tournait à cause de l'effort et de la concentration de ces dernières heures.

Willie s'agenouillait sans cesse. Il dénichait, entre les mottes d'herbe sèche, de petites plantes, des fleurs minuscules, des insectes, des os séchés, des coquillages de terre. Il lui expliquait les caractéristiques de tout ce qu'il trouvait.

Karolina estimait qu'ils formaient un couple étrange.

– Celle-ci, dit Willie en montrant une petite fleur jaune, on l'offre à quelqu'un qui ne peut se résoudre à mourir. S'il la prend, c'est qu'il va lâcher prise.

Il ouvrit la main. Karolina plongeait son regard dans ses yeux clairs.

Le sang et la mort. *Oui*, se dit-elle. Contre les saignements excessifs, contre le sang qui jaillit. Dommage pour tous ceux qui n'ont pas pu en profiter.

Ils s'assirent sous un saule, près de la rivière, et s'adosèrent à l'ombre du tronc. Elle se demanda s'il y avait encore des crabes – tout était tellement sec.

Karolina remarqua une tache humide dans le sable devant elle. Pas très grande. Tout autour grouillaient des fourmis.

– Quelqu'un est passé ici avant nous, dit Willie.

– À quoi le vois-tu? demanda Karolina.

– Aux traces de pas, à l'herbe aplatie, à l'humidité.

Karolina se pencha et regarda de plus près.

– Qui cela peut-il bien être? demanda-t-elle.

– Nous les verrons. Au retour.

Ils mangèrent des œufs durs. Des sandwichs qu'ils avaient achetés au Springbok Café. Burent du thé dans une thermos. De petits morceaux d'œuf tombèrent à terre.

– Ça fera à manger pour les fourmis, dit Karolina.

Leur repas terminé, ils rebroussèrent chemin. Ils avançaient lentement à cause de la chaleur. Ils marchèrent longtemps à travers le veld, puis ils redescendirent Endstraat, la rue parallèle au cimetière.

Un silence de mort régnait dans la ville. Les habitants s'étaient retirés derrière leurs rideaux. Il faisait trop chaud pour s'aventurer dans les rues. L'heure du scarabée.

Elle proposa de couper par le cimetière, où il lui semblait

qu'il faisait plus frais. Ils marchaient depuis un petit moment lorsqu'ils aperçurent deux personnes assises sur un banc, à côté d'un cyprès. Un homme et une femme.

– Ce sont eux, dit Willie.

Karolina n'osait pas les regarder ouvertement.

Elle n'arrivait pas à situer l'homme, il n'avait pas l'air d'être de la région – il y avait chez lui quelque chose de charismatique. La femme était d'une beauté bouleversante. D'une beauté poignante, triste. Profondément triste. Karolina était prête à parier qu'ils étaient amants. Mais pourquoi bannir leur amour dans un endroit aussi perdu ?

– À quoi penses-tu ? demanda-t-elle à Willie tandis qu'ils remontaient Stiebeuelstraat en direction de l'hôtel.

– Ils sont amants. Si quelqu'un les voit ensemble, c'est fini pour eux. Ils prennent des risques inconsidérés.

En arrivant à l'hôtel, il recracha un petit bout de la feuille qu'il mâchouillait entre ses dents.

– As-tu déjà vu une femme plus belle ? demanda Karolina. Willie réfléchit.

– Oui, dit-il. Je connais une femme bien plus belle.

Profitant de la fraîcheur de la véranda qui longeait la façade de l'hôtel, deux hommes, assis à une petite table, buvaient de la bière. Ils dévisagèrent Karolina et Willie avec intérêt. Tous deux étaient grands ; l'un avait la peau couleur de rouille et portait des lunettes, l'autre avait les cheveux noirs, coupés court, et arborait un sourire narquois, figé.

Willie jeta un regard dans leur direction.

– Je parie sur le rouquin, dit-il à Karolina comme ils pénétraient dans l'hôtel.

Ils traversèrent le salon plongé dans la pénombre pour se rendre à la salle à manger et virent un grand gaillard blond, immobile dans un fauteuil. Devant lui, une bière à laquelle il n'avait pas touché.

– Il prend mal la chose, dit Willie, mais c'est un gentleman.

Comme ils s'apprêtaient à consulter le menu (Karolina n'avait pas l'habitude d'habiter dans des hôtels), elle demanda :

– De quel pari parles-tu ?

Willie fit un geste de la tête.

– Bah, tu verras bien, répondit-il.

Après le déjeuner, Willie retourna dans la ville haute, chez M. Isayago, l'Argentin chez qui il habitait.

Karolina monta dans sa chambre ; elle traversa le magnifique hall du plus pur style baroque, importé par Dieu sait qui dans cette région connue surtout pour ses élevages de moutons et son maïs. Le comptoir de la réception, surmonté d'un baldaquin, et les balustres de l'escalier étaient en chêne foncé, richement sculptés et ornés de volutes, de feuilles, de motifs à fleurs, de chérubins, de courbes généreuses. Elle gravit l'escalier, sentit sous la paume de sa main la rampe en bois, douce comme du satin. Elle longea le long couloir qui menait à sa chambre. La moquette était usée. Ici, plus aucun signe des fantaisies baroques, ni du luxe de la réception.

Sa chambre, située au-dessus de l'entrée de l'hôtel, donnait sur la rue principale ; elle était fraîche et plongée dans une semi-obscurité. Karolina se regarda dans la glace. Le miroir lui renvoya une image sombre. Ses sourcils étaient noirs et lourds. Ses épaules avaient perdu leur douce rondeur féminine. Sa peau était d'un jaune pâle (bien qu'elle eût le teint naturellement mat). Ses cheveux noirs étaient coupés n'importe comment. Elle avait l'air d'un tableau inachevé.

Elle s'assit sur le lit et se mit à examiner la paume de sa main. La veille, avant d'arriver, elle et Willie s'étaient arrêtés pour prendre de l'essence à la sortie d'une petite ville.

À côté du garage, il y avait un Wimpy ; en face, sur une pelouse en forme de cercle – un peu comme sur une île – trônait une caravane. Une diseuse de bonne aventure y offrait ses services. Le ciel était couleur d'or et de feu, le soleil une boule flamboyante à l'horizon. Karolina avait pénétré dans

la caravane alors que le soleil se couchait, embrasant le ciel d'un rougeoiement spectaculaire.

Elle avait pris place à une petite table pliante, en face de la femme, et avait déposé un billet de vingt rands dans une assiette. La femme avait allumé une petite lampe et pris la main de Karolina dans la sienne. Sa chevelure dorée, semblable à un nid, touchait presque le plafond. On s'attendait à tout instant à en voir surgir un oiseau. L'espace était plein à craquer : miroirs, bibelots, coquillages, boucles de cheveux, reflets, une débauche de rococo du sol au plafond.

La femme avait ouvert la main de Karolina, elle avait étudié la paume chaude, légèrement moite, puis elle était entrée dans une légère transe et avait dit :

– Je vois, ici, je vois quelque chose.

Qu'avait-elle vu ?

Un homme, qui aimerait Karolina pour toujours, et aussi une femme, une amie proche, qui ne la laisserait jamais tomber.

Lorsque Karolina ressortit de la caravane, le soleil avait disparu. L'instant de gloire dorée était passé. Elle avait poursuivi sa route en compagnie de Willie.

Elle avait chaud. Le voyage de la veille et sa longue promenade matinale avec Willie l'avaient fatiguée. Elle avait sommeil. Le sang courait lentement dans son corps chaud et alangui.

Elle s'éveilla à quatre heures, se leva et fit une promenade dans le centre-ville. Vingt-cinq ans auparavant, cette bourgade lui avait été familière. Sa famille y venait parfois pour les vacances d'été – son père y faisait des recherches. Ils louaient, dans le haut de la ville, une grande et vieille maison qui gardait la fraîcheur.

Elle fut frappée de constater que la ville n'avait pratiquement pas changé. Le plan des rues était simple, rectangulaire. La rue principale, très longue, allait jusqu'au temple. Les autres rues lui étaient soit parallèles, soit la coupaient à angle droit. Le centre commercial ne s'était pas étendu

au-delà de deux ou trois pâtés de maisons de chaque côté de la rue principale. Aucun des bâtiments d'origine n'avait été rasé. Devant les magasins, les trottoirs en ciment étaient toujours aussi larges; de généreuses vérandas reposaient sur de fins piliers en fonte ou sur d'autres, plus épais, en béton. Le Café Oasis, en revanche, avait disparu – il avait été remplacé par une papeterie. La pharmacie Nortjé avait été rebaptisée Pharmacie du Village. (Quelques cadeaux de Noël prenaient la poussière dans un coin.) M. Nortjé était-il mort? Avait-il pris sa retraite? (Elle se souvenait encore bien de lui.) Et sa femme, qu'était-elle devenue? Mis à part les deux cafés et la pharmacie Nortjé, elle avait oublié les autres commerces, mais les deux supermarchés, le Pep Stores et le Spar, étaient récents, tout comme les magasins de vêtements, Milady's et Foschini et, un peu plus loin, une autre pharmacie, sur le trottoir d'en face. Elle avait été surprise de découvrir, le matin même, que de nombreuses rues n'étaient toujours pas asphaltées, et elle avait même cru reconnaître certaines maisons du haut de la ville. Le petit immeuble des pompes funèbres, dans l'une des rues perpendiculaires, était toujours là, repeint en rose vif; en revanche, elle ne se rappelait plus où était la piscine municipale.

Sur le plan affectif, il y avait longtemps qu'elle n'avait plus aucune attache dans cette petite ville, où elle ne connaissait plus personne. Le havre de paix avec ses rues recouvertes de fin gravier brun, avait disparu. Ce n'était plus pareil.

En revenant vers la rue principale, elle aperçut au loin de gros nuages noirs, massés au-dessus du temple. Elle ne connaissait plus personne. Au coin d'une rue, un policier, vêtu d'un pantalon en polyester bleu qui lui moulait l'entre-jambe, tenait un talkie-walkie à la main. Il la fixa un moment du regard.

Elle traversa la rue pour aller prendre un verre au Café du Rendez-vous. Pleine d'espoir, mais non sans appréhension – elle ne savait plus très bien à quoi ressemblait l'intérieur de l'établissement. La façade était identique à celle de tous

les cafés du pays; le salon de thé, à l'arrière, datait d'une époque révolue.

Malgré la chaleur, elle sentit un courant d'air glacé. Des décorations de Noël tristounettes pendaient au plafond, lequel était très haut, ancien et richement orné. Karolina s'installa à une table située juste derrière la cloison de bois qui séparait le salon de thé de la grande salle, et remarqua une silhouette assise dans le coin opposé. Elle reconnut l'un des deux hommes qu'elle avait aperçus sous la véranda de l'hôtel : c'était celui sur lequel Willie voulait parier. Il la salua d'un signe de tête. Elle fit de même. Il se replongea dans sa lecture. Le vent faisait bouger les guirlandes. La patronne vint prendre la commande. Un brouhaha s'échappait de la cuisine, à droite. La femme, en lui apportant son thé, lui expliqua qu'ils étaient en pleins préparatifs pour un mariage qui devait avoir lieu en fin d'après-midi.

Karolina n'arrivait pas à boire son thé avec naturel. Elle était gênée par la présence de l'homme assis en diagonale en face d'elle. Elle n'osait pas le dévisager ouvertement, mais elle aurait voulu comprendre ce que Willie avait voulu dire. Que lisait-il? Un livre à la couverture flamboyante qui, se dit-elle, se mariait bien avec la lueur rougeâtre qui se dégageait de son épiderme – comme s'il était resté trop longtemps au soleil. (Cette lueur brillait même dans la pénombre.) Elle jeta un nouveau coup d'œil dans sa direction et leurs regards se croisèrent. Elle termina son thé en hâte, se leva, prit congé d'un signe de tête, paya et sortit.

Le ciel, entre-temps, s'était fait plus lourd, plus menaçant, avec une trouée de bleu vers le sud, juste à gauche du temple, tout au bout de la rue principale. Le spectacle du ciel chargé de nuages noirs enveloppa bientôt la ville tout entière. Un peu de pluie ne ferait pas de mal à cette région prise au piège de la sécheresse.

Karolina pressa le pas pour ne pas être surprise par l'orage.

Chemin faisant, elle aperçut au bord de la route des affiches artisanales attachées aux réverbères :

LA COMPAGNIE THÉÂTRALE DELAREY & BEYERS

VOUS PROPOSE

LE MARI JALOUX

D'APRÈS UN CLASSIQUE DU RÉPERTOIRE.

CE SAMEDI SOIR, À L'HÔTEL DE VILLE.

POUR TOUS PUBLICS. RAFRAÎCHISSEMENTS.

En arrivant à l'hôtel, elle vit, derrière le clocher de l'église, les masses de nuages noirs qui s'éloignaient dans l'obscurité. Le ciel avait viré au gris sombre. De l'endroit où elle se tenait, en bas de la rue principale avec le temple en face d'elle, il lui sembla quelques instants que la ville avait un aspect familier. Elle fut submergée par une bouffée de nostalgie qu'elle ne parvenait pas à expliquer.

Lors de sa dernière visite, elle était encore pleine d'une innocente insouciance, bien qu'elle connût déjà, malgré son jeune âge, la classification et la taxonomie des vingt-neuf ordres d'insectes.

Après le dîner, Karolina alla s'asseoir au bar. Elle venait de prendre place au comptoir lorsqu'un homme assez petit aux cheveux bruns s'approcha d'elle, un verre à la main. Il lui tendit la main.

– Pol Habermaut, dit-il. Avocat.

Approchant un tabouret, il s'installa à côté d'elle et la dévisagea longuement, avec attention. Il pencha légèrement la tête de côté pour mieux l'observer. Ses cheveux et son visage étaient trempés de sueur. Son crâne était lisse comme un œuf. La texture de sa peau rappelait celle d'un animal aquatique. Il se balançait légèrement d'avant en arrière.

– Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés dans un endroit portant le nom de Nouveau Régime? demanda-t-il.

– Non, répondit-elle.

Il voulut savoir quel était le but de son séjour dans cette bourgade.

Elle expliqua qu'elle étudiait les insectes et qu'elle faisait des recherches sur une espèce particulière de papillon de nuit que l'on rencontrait essentiellement dans cette région.

Il l'observa de nouveau pendant un long moment. Puis, se passant la langue sur les lèvres, il ajouta :

– J'ai la chair de poule rien qu'en pensant à tout ce que vous allez trouver ici.

– J'espère bien trouver quelque chose, répondit Karolina.

Elle parcourut la salle des yeux. Outre les tabourets de bar, des fauteuils confortables en similicuir vert et marron étaient disposés autour de petites tables basses rondes. La pièce était ornée de trophées de chasse, avec, dans les coins, des plantes en pot sur des supports en fer forgé ; une immense peau de zèbre était tendue sur l'un des murs. De petites appliques et des ampoules rouges au-dessus du bar donnaient à ce décor une ambiance agréable.

Il n'y avait pas grand monde, sans doute parce que c'était un soir de semaine. Le regard de Karolina s'arrêta sur un homme assis dans l'angle opposé, sur la gauche. Elle l'observa attentivement pendant quelques secondes.

– Qui est-ce ? demanda-t-elle à Pol en faisant un mouvement de tête en direction de l'inconnu.

Pol rapprocha sa tête de celle de Karolina. Baissant la voix, il dit sur le ton de la confiance :

– Notre magistrat – il accompagna ces mots d'un regard lourd de sens, presque complice. Pas le genre de gars à qui on va chercher des noises, ajouta-t-il.

– Je vois, dit-elle.

Le magistrat était un homme corpulent, d'âge moyen. Il suçotait le bord de son verre, qu'il mordillait parfois. Son autre main était étalée sur le bras du fauteuil. Il semblait écouter d'un air distrait à ce que lui disait l'homme assis en face de lui.

– Parmi les types qui sont ici, reprit Pol, certains ont de gros soucis.

Il lui sourit d'un air entendu. Elle plongea dans ses yeux aqueux. Elle le trouvait sympathique.

– Je vois, répéta-t-elle.

Il la salua et alla s'asseoir à une petite table, à droite de l'endroit où elle se trouvait. (Dans un coin de la pièce, juste en face du magistrat.) Peu après, ses amis arrivèrent et il se mit à pousser la chansonnette. Il chantait d'une voix profonde, sonore, et aimait à donner un ton provocant aux chansons les plus innocentes.

Quelques instants plus tard, Willie fit son entrée dans la pièce. Ils avaient convenu de se retrouver au bar.

– Alors, Willie, comment ça va? demanda-t-elle.

– Ça va, répondit Willie sans regarder ni à droite ni à gauche.

– Tu vois cet homme là-bas, dans le coin, dit-elle en pointant discrètement du doigt vers le magistrat, qu'est-ce que tu en penses?

Willie remplit calmement son verre avant de jeter un coup d'œil discret.

– Ses urines sont vertes, il pisse de travers et il en met partout, dit Willie.

– Oh! s'exclama Karolina.

Willie avala une gorgée de bière.

– Il a dû être rejeté par sa mère quand il était tout petit. Il boit comme un trou. Santé de fer. Extrêmement susceptible. Très critique. Méchant. Manipulateur. Sujet aux verrues anales. Migraine au-dessus de l'œil gauche, comme si on lui avait enfoncé un clou dedans.

Willie regardait tranquillement devant lui.

– Tu le connais? demanda Karolina.

– Non.

– Mais alors...

– Alors quoi?

– Comment sais-tu toutes ces choses?

– Oh, c'est à la portée de n'importe qui, répondit Willie. Pas besoin d'être grand clerc.

Karolina hésita.

– Pourquoi as-tu dit que tu voulais parier sur le rouquin?

– Tu verras.

Chaque fois qu'elle tournait la tête en direction de Pol, ce dernier hochait la tête d'un air entendu et entonnait une nouvelle chanson de sa voix de stentor.

Karolina proposa à Willie d'aller jeter un coup d'œil à côté, dans la salle de snooker.

Dès qu'elle eut pénétré dans la pièce, elle sentit un frisson lui parcourir l'échine, tandis que ses cheveux se hérissaient sur son crâne. L'endroit débordait de vibrations étranges, l'on risquait d'y sombrer dans la folie et d'y commettre un meurtre, d'y perdre à la fois la tête et toute capacité de discernement, d'être la proie des sombres desseins de son voisin comme de ses propres pulsions les plus obscures. Un lieu capable de réactiver les maillons d'une chaîne de souvenirs que l'on croyait enfouis. Un endroit agréable, où l'on se sentait bien.

Un côté de la pièce était occupé par la table de snooker et le reste par des fauteuils en rotin et en similicuir. Les murs étaient décorés de trophées de chasse (comme ceux du bar), d'affiches publicitaires pour des marques de bière et de photos dans des cadres. Ils avaient une étrange couleur jaunâtre – vraisemblablement due au reflet de la grande lampe sur le vert de la surface de jeu de la table de snooker. La pièce était beaucoup plus claire que le bar. Une moquette vert olive élimée recouvrait le sol.

Tout comme au bar, les clients étaient rares.

L'homme en uniforme penché au-dessus de la table se redressa en les voyant entrer. C'était le policier vêtu de bleu qu'elle avait aperçu dans l'après-midi. Il avait ôté sa casquette. Il avait de petits yeux bridés et des avant-bras musculeux; il l'observa un instant avant de continuer à jouer. Après avoir frappé la bille, il posa sa queue de snooker,

s'essuya les mains sur son pantalon et vint à leur rencontre, main tendue.

– Lieutenant Kieliemann. Enchanté de faire votre connaissance.

L'homme, manifestement, n'était pas du genre démonstratif.

Il les présenta aux joueurs assemblés autour de la table ainsi qu'aux autres personnes présentes.

Il y avait là le sergent Frikkie Visser, le sergent Duif Visagie, le sergent Blaf Buytendach, M. Maritz et M. Retief (Karolina trouva qu'ils avaient l'air d'employés de la Fédération des associations culturelles afrikaans, sortis tout droit de la chorale de l'université); assis dans un coin, deux professeurs à l'air falot, M. Abel Kriek et M. Vrug Botha, et un voyageur de commerce avec un drôle de nom (Karolina l'avait remarqué pendant le déjeuner dans la salle à manger).

Tout ce monde les salua avec une variété d'intonations et d'inflexions de voix et un mélange de méfiance et de fausse cordialité typiquement afrikaner, mais aucun ne les prit au sérieux. Karolina parce qu'elle était une femme et Willie parce que son nom de famille était September.

À cet instant précis, un homme entra par la porte de derrière, celle qui conduisait aux toilettes. Il émergeait des ténèbres, pour ainsi dire.

Il était très grand, avait les cheveux d'un blond terne et le teint blafard; il tendit la main à Karolina.

Le bref instant pendant lequel Karolina hésita avant de lui serrer la main lui suffit pour se rendre compte d'un certain nombre de choses. L'homme avait les mains glacées, les paumes moites.

– Capitaine Gert Els, dit-il.

Ses yeux étaient d'un bleu très pâle.

Karolina et Willie déclinèrent l'offre du lieutenant Kieliemann de se joindre à eux.

Karolina fit discrètement signe à Willie : partons d'ici le plus vite possible.

– Nous reviendrons jouer un autre jour, dit-elle – avant d’ajouter à voix basse à l’intention de Willie : Allons prendre un verre sous la véranda.

Une fois dehors, l’air frais de la nuit leur caressa les joues ; ils s’installèrent à la table à laquelle ils avaient vu les deux hommes assis dans l’après-midi.

– Alors, demanda Karolina, ton impression ?

Willie éclata de rire.

– C’est comme partout ailleurs, dit-il. Ni mieux ni pire.

– Et le capitaine, tu le trouves comment ?

Willie haussa les épaules.

– Il me fait l’effet d’un homme qui a du mal à se contrôler.

– J’ai eu une de ces peurs, dit Karolina. Pendant un instant, je l’ai pris pour quelqu’un d’autre. Quelqu’un que j’ai connu il y a longtemps.

Tout son corps fut parcouru d’un frisson. Un courant d’air, peut-être.

– Il ne m’inspire pas confiance, ajouta-t-elle.

Willie l’observa attentivement. Comme si ce qu’elle avait dit en révélait davantage sur elle que sur l’homme dans la salle de snooker.

Le vendredi matin, dans le veld, Karolina trouva un doigt. Enfin, quelque chose qui y ressemblait beaucoup. Willie examina l’objet longtemps, minutieusement, avant de le glisser dans un sac en papier marron. C’était une plante étrange, végétative et blanche, semblable à une racine. Karolina se souvint qu’elle avait rêvé, la nuit précédente, de pierres et de sauterelles noires.

Ils étaient tous deux équipés pour le veld. Karolina faisait des recherches sur la répartition et les modes de reproduction des papillons de l’espèce *Hebdomophruda crenilinea*. Willie, lui, cherchait un peu de tout et aidait M. Isayago, l’Argentin, à concocter des remèdes. Il lui avait dit qu’il leur

fallait des mois, parfois des années, pour obtenir certains médicaments à partir des différents ingrédients de base.

Cette espèce de papillon se rencontrait principalement dans ce territoire que Boers et Britanniques, près de cent ans plus tôt, avaient écumé de long en large. À l'époque, cette province avait fait l'objet de combats acharnés. Des femmes, des enfants et des Noirs avaient été chassés de force dans d'épais nuages de poussière, comme des animaux. La terre avait été brûlée. Les champs, dévastés, ne produisaient plus grand-chose. La végétation et les insectes avaient beaucoup souffert – par endroits, l'on pouvait parcourir plusieurs kilomètres sans trouver une seule fleur, une seule plante, une seule touffe d'herbe, une seule pierre qui n'eût pas été retournée; la surface de la terre avait été réduite en poussière par les milliers d'ongulés, grands et petits, qui l'avaient traversée en tous sens pendant des mois.

Cette région, désormais, souffrait de sécheresse. Karolina étudiait la stratégie de survie de cette espèce de papillon dans ces circonstances extrêmes.

Ils revinrent en ville avant le déjeuner et repassèrent devant le cimetière. Il faisait si chaud que les cyprès vibraient et ne donnaient pas la moindre ombre. Aucun signe des amants. Recrus de fatigue, poussiéreux et affamés, ils atteignirent enfin la fraîcheur du hall baroque de l'hôtel et déjeunèrent dans la salle à manger lambrissée de panneaux peints. Chacun des six panneaux illustrait un épisode de l'histoire du pays : affrontements entre Boers et Anglais, entre Blancs et Noirs.

L'après-midi, Karolina se reposa. Elle rêva d'une tache. Une tache humide qui s'étalait comme du sang.

À son réveil, elle regarda la paume de sa main. La diseuse de bonne aventure y avait vu deux personnes : un homme qui l'aimerait toujours et une femme qui ne la laisserait jamais tomber. Le ciel, lorsqu'elle avait pénétré dans cette caravane, était d'un rouge de feu. Elle se souvint du doigt blanc en forme de racine que Willie avait déposé dans le

petit sac en papier. Une découverte étrange. Elle pensa à la soirée dansante qui aurait lieu le lendemain à l'hôtel (il y avait une affiche dans le hall). Elle songea à Pol, aux policiers qu'elle avait rencontrés dans la salle de snooker (plus particulièrement à Gert Els), au magistrat et aux amants du cimetière, à la passion, à l'intensité de leurs regards, elle songea à sa vie.

Le plus étrange était cette expression, pour ainsi dire tombée du ciel, qui lui revenait constamment à l'esprit depuis leur arrivée. Une voix qui disait, avec force : Je t'aime. Cette voix, elle ne savait pas si c'était la sienne, ou celle de quelqu'un d'autre.

Elle savait que sa capacité à analyser et à interpréter les faits en matière d'entomologie ne lui serait malheureusement d'aucun secours s'agissant des êtres humains, des relations humaines.

Le vendredi soir, elle rêva d'un homme qui, longtemps auparavant, l'avait courtisée, lui avait fait l'amour, l'avait connue charnellement. Après l'avoir traitée avec mépris, il s'était mis à quatre pattes et s'était confessé devant elle en la regardant d'un air à la fois lubrique et désespéré. Cela à plusieurs reprises. Au cours d'une scène d'une obscénité, d'une indécence et d'une inconvenance inimaginables, il lui avait fait des aveux devant tout le monde. À genoux, les yeux mouillés de larmes, dans une véritable débauche de chair. Une bénédiction triomphante, victorieuse jusqu'à l'indécence. Elle se réveilla dans un état de confusion totale. Se pouvait-il que ce fût lui, lui dont elle ignorait même où il se trouvait, se pouvait-il qu'il l'aimât encore ? C'était peu vraisemblable. Déjà, à l'époque, il était incapable d'aimer. Il était peu probable que ses capacités dans ce domaine se fussent améliorées avec le temps, loin d'elle.

Se mirent alors à défiler devant ses yeux, chaque nuit, les hommes qu'elle avait connus, qu'elle avait désirés

d'une manière ou d'une autre, auxquels elle avait accroché son cœur, livré son corps avec indifférence, leur donnant du plaisir sans retenue aucune. Comme des chevaux à la parade. L'un après l'autre. Tous, du temps d'avant le célibat qu'elle s'était imposé.

Elle rêva de l'homme auquel elle avait donné son cœur le plus totalement. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Et encore. Il gisait sur le sol, à l'écart, la gorge tranchée. Une femme aux vêtements déchirés le regardait en se cramponnant à son sac à main en peau de crocodile comme à l'ultime vestige d'une vie respectable, plausible même.

Le samedi matin, elle s'éveilla de bonne heure. Elle alla faire un saut en ville. La foule se pressait de toutes parts, à chaque coin de rue, des gens dansaient. Un brouhaha de discothèque s'échappait d'énormes radiocassettes. Karolina se retint d'aller les rejoindre. Elle dirigea ses pas vers le haut de la ville, décida d'aller boire un thé au Café du Rendez-vous et se massa les mollets en attendant sa commande. L'intérieur, lugubre, lui parut moins déprimant que la première fois. Les murs étaient épais. Les appuis des fenêtres, couleur crème, étaient larges. Dehors, sur le trottoir, de petits groupes de femmes bavardaient. Une chaleur mêlée de poussière s'immisçait dans la pièce sombre et fraîche – ravivant chez Karolina un souvenir ancien de poussière et de langueur. Bien qu'elle ne comprît pas la langue que parlaient les femmes, elle en aimait les sonorités.

Elle venait à peine de porter sa tasse à ses lèvres que l'homme sur lequel Willie voulait parier pénétra dans la pièce. Cette fois, il vint droit vers elle et se présenta : Jess Jankowitz. Il lui demanda la permission de s'asseoir à côté d'elle. Voulut savoir si elle venait chaque jour prendre le thé dans cet endroit, combien de temps elle pensait séjourner dans cette ville.

Elle répondit qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il s'assît à côté d'elle, que non, elle ne venait pas chaque jour dans ce café, qu'elle était de passage pour une durée indéterminée.

Le nommé Jess était timide. Son regard, derrière ses lunettes, était hésitant. Ses lourdes paupières lui donnaient une apparence de lenteur, de nonchalance. Sa peau, comme la première fois qu'elle l'avait vu, émettait toujours une lueur rougeâtre ; il avait le teint cuivré et le visage, les avant-bras et les mains couverts de taches de rousseur. Son front était légèrement dégarni et ses cheveux brun roux retombaient sur sa nuque.

Sa main était posée sur le même livre que l'autre jour, celui à la couverture aussi rouge que des flammes. Elle était étroite et longue, couverte de taches de rousseur et de petits poils blonds.

– Qu'est-ce que vous lisez ? demanda-t-elle.

– Oh, répondit-il, une sorte de manuel.

– Quel genre de manuel ?

Il eut un petit rire et baissa les yeux.

– Un livre qui aide à se libérer des perceptions erronées... qui aide à y voir clair.

Il parlait d'une voix hésitante, elle avait du mal à distinguer ses yeux à cause du reflet sur les verres de ses lunettes.

– Ce sont des techniques de méditation. Elles permettent d'évacuer les choses qui obscurcissent la compréhension.

La patronne apporta son thé à Jess. Dehors, de l'autre côté des appuis des fenêtres, l'on entendait les voix claires des femmes. L'air était chaud et sec. Un nuage de poussière voilait le ciel en permanence.

Ils demeurèrent silencieux quelques instants.

– Et sur quoi médite-t-on ? demanda Karolina.

– Sur bien des choses. Sur notre humaine condition, sur la mort. La mort des autres. La sienne – il eut un léger haussement d'épaules : Il y a de nombreuses formes de méditation.

– C'est passionnant, dit-elle.

– Tout à fait, répondit Jess.

Il voulut savoir ce qu'elle faisait.

Elle lui décrivit en quelques mots ses recherches sur les papillons, la raison de son séjour. Lui demanda s'il vivait en ville, où il travaillait.

– J'habite Le Cap. Je suis ici en congé sabbatique. Mais je connais bien cette ville, mes grands-parents y ont vécu.

Elle lui demanda dans quel domaine il travaillait.

– Je suis économiste, répondit-il. Je m'occupe des théories de l'équilibre macroéconomique.

Lorsqu'ils eurent fini leur thé, elle se leva. Il lui proposa de faire quelques pas en sa compagnie, expliqua qu'il avait à faire en ville.

En le voyant se redresser, elle se rendit compte pour la première fois à quel point il était grand. Grand, mais pas maigre – son corps laissait deviner une constitution robuste – malgré la finesse des attaches de ses mains et ses doigts fuselés.

Et cette étrange lueur, comme s'il brûlait de l'intérieur, comme si l'on pouvait se réchauffer rien qu'à son contact. Et ces taches de rousseur, par-dessus le marché! Et ce corps, qui devait sans doute être couvert de poils couleur de bronze, songea-t-elle malgré elle. Ce regard fuyant, ces paupières lourdes! Pas du tout le genre d'homme sur lequel elle aurait fantasmé du temps de sa folle jeunesse!

Au moment de lui dire au revoir, il lui demanda si elle avait quelque chose de prévu pour la soirée; elle répondit que oui, mais elle ne lui dit pas qu'elle avait l'intention d'aller danser.

Le samedi après-midi, Karolina se reposa. Elle crut entendre le vent dans les acacias. À son réveil, elle se vernit les ongles des pieds. Elle procéda par petites touches, en mettant des morceaux de coton entre ses orteils. Puis elle

fit quelques exercices pour s'échauffer. Comme elle se méfiait du parquet (à cause de la moquette usée), elle fit ses échauffements sur le lit. (Les ressorts, heureusement, étaient particulièrement durs et résistants.) Elle se mit à sautiller sur place à un rythme effréné. Elle avait noué ses cheveux en chignon. Elle dégoulinait de sueur. Elle se frictionna ensuite les jambes avec de l'huile chaude, prit une douche et enfila sa robe bleue. La glace lui renvoya l'image d'une femme qui semblait s'ouvrir au monde avec une confiance illimitée.

Lorsqu'elle entendit la musique, elle descendit l'escalier. Elle jeta un rapide coup d'œil au bar ; le magistrat était à son poste. Un brouhaha s'échappait déjà de la salle de snooker. Elle fit le tour du bâtiment, se dirigea vers la véranda orientée à l'est, celle sur laquelle donnait la salle à manger, et aperçut au passage les tables et les chaises empilées contre le mur du fond. Elle s'assit à une petite table et commanda un jus d'orange. Il faisait agréablement frais sous la véranda. Beaucoup de gens étaient assis dehors ; d'autres dansaient à l'intérieur. Les habitants faisaient apparemment honneur au bal du samedi soir.

Elle reconnut certains des hommes qu'elle avait rencontrés au snooker le jeudi soir. Il y avait là le sergent Duif Visagie et Madame, le sergent Blaf Buytendach et Madame, les deux types de la Fédération des associations culturelles afrikaans et leurs fiancées (elles n'avaient pas l'air de femmes mariées) ; à une table voisine, les deux professeurs falots et leurs épouses, la femme du plus falot des deux (M. Kriek?) avait une petite tête brune, comme si son crâne, au cours des années qu'elle avait passées en compagnie de son lugubre époux, avait peu à peu rétréci.

Ni le lieutenant Kieliemann, ni Gert Els, ni Pol, ni le sergent Frikkie n'étaient là. Ils étaient probablement dans la salle de snooker, sans leurs épouses. Il faudrait qu'elle aille voir : il y avait ceux qui jouaient, ceux qui dansaient, ceux qui étaient assis au bar, ceux qui jouaient et dansaient. Il y

avait probablement d'autres catégories, mais c'étaient là les plus importantes.

Karolina s'installa confortablement et regarda droit devant elle en sirotant son jus d'orange ; elle connaissait les règles du jeu et les observait à la lettre.

Un petit groupe d'hommes était attablé non loin d'elle, un peu à l'écart. Ils riaient en buvant leurs bières. Elle s'attendait à ce que la première initiative vînt de ce côté. À l'intérieur, le rythme de la musique était entraînant, c'en était presque insupportable.

Elle ne s'était pas trompée. L'un des hommes se leva, s'approcha d'elle, lui apprit qu'il s'appelait Kolyn (sans plus de précisions) et l'invita à danser. Un homme avec une barbe noire de Voortrekker.

Il la conduisit à l'intérieur en la tenant par le coude. Sous les panneaux de bois peint accrochés très haut sur les murs, sous les deux ventilateurs qui tournoyaient lentement au plafond, il la prit dans ses bras et elle soumit de son plein gré sa volonté à celle de l'homme, le temps d'une danse.

Si ce Kolyn avait remarqué quelque chose d'inhabituel, il n'en laissa rien paraître. Lorsque Karolina, épuisée, regagna sa chambre aux petites heures, elle se dit qu'elle avait eu de la chance. Ce n'était pas fréquent, dans ce genre d'endroits, de dénicher du premier coup, ni même du second, le meilleur danseur de la soirée. Elle se dit qu'elle pourrait faire bien pire que de danser avec lui tous les samedis soir.

Malheureusement, elle était aussi capable de faire mieux. Car outre ses dons pour l'entomologie, Karolina était aussi une danseuse hors pair.

Le matin, Karolina et Willie se promenaient dans le veld. Elle recueillait des informations sur les papillons tandis qu'il cherchait et ramassait des herbes médicinales et d'autres ingrédients. L'après-midi, elle se reposait, prenait des notes, faisait le point sur son travail de la matinée sur le terrain. C'était le début du mois de janvier, il faisait une chaleur torride, c'était pratiquement la période la plus chaude de l'année, et la plus sèche. Lorsqu'elle n'arrivait pas à dormir, elle restait simplement allongée et songeait à ses trouvailles de la matinée, à la rédaction de son livre, aux objets que Willie lui avait montrés ou aux histoires qu'il lui avait racontées. Elle pensait à des gens qu'elle avait connus, à certaines situations dans lesquelles elle s'était retrouvée. À moins que, laissant son esprit vagabonder, elle ne suivît les associations d'idées au fur et à mesure qu'elles surgissaient. Parfois elle était frappée par une idée semblant venir de nulle part, une opinion, un rêve, une intuition, une supposition.

À l'occasion, le soir, après dîner, ils allaient jouer au snooker.

Pol et le magistrat étaient presque chaque soir au bar; quant au lieutenant Kieliemann, aux sergents Duif Visagie,

Blaf Buytendach et Frikkie Visser, et à quelques autres, ils se réunissaient souvent à côté, autour du snooker.

Ce n'était pas par hasard que le lieutenant Kielimann s'était passé la langue sur les lèvres, le premier soir. Bien qu'il ne fût pas homme à se livrer en public, il ne fit aucun mystère de ses intentions du moment où il se trouva seul avec Karolina. Le mardi soir, en allant aux toilettes, elle venait à peine de refermer la porte de la salle de snooker (celle-là même par laquelle Gert Els avait fait sa toute première apparition) lorsqu'elle le croisa dans le couloir.

Il la plaqua contre le mur et essaya de l'embrasser.

Quelque peu interloquée, elle tenta de se dégager de son étreinte, mais il était beaucoup plus fort qu'elle.

– S'il vous plaît, dit-il en haletant dans son cou.

Elle réussit à lui faire lâcher prise et entra sans un mot dans les toilettes des dames. Lorsqu'elle revint dans la salle de snooker, Kielimann leva les yeux, mais ne laissa rien paraître de ce qui venait de se passer entre eux. Elle alla s'asseoir près de Willie sur le siège en rotin.

– Ce Kielimann, dit-elle à voix basse, quel genre d'homme est-ce ?

– Tendances schizoïdes et fétichistes, répondit Willie, cruel envers ses subordonnés, soumis à ses supérieurs. Froid à l'extérieur, brûlant à l'intérieur. Fantasmes sexuels exacerbés.

À côté du bar, Pol fredonnait *Le Printemps et sa baguette magique*¹. Karolina commanda un whisky. Elle observa les joueurs. Kielimann jouait de manière vicieuse, l'œil rivé sur le tapis vert, décidé à tuer ; Frikkie Visser paniquait facilement ; les mouvements de Duif Visagie manquaient de coordination ; le visage de Blaf Buytendach exprimait une volonté de fer (il était déterminé à gagner coûte que coûte) ; Willie avait un jeu impressionnant (Karolina se dit que c'était probablement la seule raison pour laquelle les autres

1. Chanson populaire afrikaans.

le toléraient). Elle aimait le snooker, mais il lui restait encore beaucoup à apprendre.

Soudain, la tête de fouine de Pol apparut dans l'entre-bâillement de la porte. En voyant Karolina, il sourit intérieurement, se faufila jusqu'à elle en sautillant, son verre à la main, et vint s'asseoir à ses côtés. Ses yeux délavés la transperçaient littéralement. Ils étaient de la couleur de l'eau des marécages, et il était impossible d'en apercevoir les blancs. L'homme dégageait une chaleur si intense que l'on avait l'impression qu'un halo de vapeur flottait autour de lui. Il s'essuya le front avec un mouchoir, en fredonnant à voix basse les derniers vers des paroles du *Printemps* : « Et sous ses pas les herbes se dressaient, les herbes se dressaient. »

Il s'interrompit et pencha la tête pour mieux l'observer.

– Alors, lui demanda-t-il, vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

– Non, répondit-elle, ça prendra du temps. Ces papillons sont insaisissables. Ce n'est pas par hasard s'ils arrivent à survivre dans des conditions extrêmes.

Pol la dévisagea un long moment d'un regard perçant.

– J'ai la chair de poule rien que de penser aux pouvoirs effrayants de ce papillon.

Il tremblait réellement. Tout son corps fut parcouru d'une violente secousse. Une expression lointaine se peignit sur son visage.

Il posa de nouveau son regard aqueux sur Karolina.

– Vous connaissez l'histoire de cette région ?

– Pas très bien, répondit-elle.

– Ici même – il marqua un temps d'arrêt – l'un de nos plus grands généraux a lancé une campagne décisive. À deux pas d'ici, de l'autre côté de la ville.

Pol avala une grande lampée de whisky.

– Quand je songe à certains épisodes de l'histoire de notre pays, j'en ai la chair de poule.

Karolina inclina la tête vers lui.

– Parlez-moi un peu des gens d’ici.

Pol lui coula un regard lourd de sous-entendus.

– La plupart de ces types ont de gros soucis.

Sur ces mots, il prit congé et retourna s’asseoir au bar avant d’entonner une nouvelle chanson en compagnie de ses amis.

Elle l’entendit chanter :

*Le gai printemps est arrivé
Avec ses senteurs ses couleurs
Ses fleurs et ses feuilles
Le murmure de la pluie l’éclat du soleil
Le chant des oiseaux tout le jour
Un doux refrain sans égal.*

Karolina continuait à rêver nuit après nuit. Comme si elle brodait sur un motif préétabli. Elle rêvait d’hommes qui avaient traversé sa vie : amants, ennemis, amis. Elle rêvait comme quelqu’un qui retourne des pierres pour voir ce qui se cache en dessous. Un crapaud, un prince, un homme avec une clef à la main. L’homme qui la replongerait dans un sommeil innocent, qui l’aimerait pour toujours. Comme si, chaque nuit, elle convoquait tous ceux qu’elle avait rencontrés, aimés, trompés, méprisés ou haïs, afin d’examiner et de réétudier chaque cas en particulier.

Pendant la journée, tandis qu’ils arpentaient le veld, au milieu des pierres et des touffes d’herbe calcinée, il lui arrivait de plus en plus souvent de songer aux femmes qu’elle avait connues – à toutes ces femmes qu’elle considérait comme ses amies. Elle les mettait dans la balance, tentait de savoir laquelle ne la laisserait jamais tomber. Willie lui montrait toutes sortes d’objets, mais elle ne l’écoutait pas, elle plongeait dans ses yeux clairs comme si elle attendait que l’image de cette femme, soudain, prît forme dans ses iris immaculés.

Elle avait fait ce voyage pour étudier les stratégies de

survie d'une espèce de papillon de la famille des géométridés. Elle s'était arrêtée pour prendre Willie en auto-stop, Willie qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Elle était entrée dans une caravane – au loin, le soleil couchant embrasait les crêtes des collines du Natal – où une femme à la longue chevelure dorée lui avait lu les lignes de la main dans sa paume mouillée de sueur et lui avait raconté des choses sans queue ni tête, des histoires à dormir debout. En sortant, Karolina s'était moquée du caractère hâtif de ses prédictions. (N'était-elle pas une scientifique unanimement reconnue et respectée pour ses travaux en matière d'entomologie?) Mais elle avait beau rire, les paroles de la femme n'avaient cessé de la hanter.

Le mercredi soir, avant le dîner, elle s'installa avec Willie sous la véranda pour l'apéritif. À leur arrivée, ils tombèrent une fois de plus sur Jess Jankowitz et son ami. Jess se leva. Karolina lui présenta Willie et Jess leur présenta son ami Frans Roeg. Ils échangèrent quelques mots sur le temps qu'il faisait, puis Karolina et Willie allèrent s'asseoir à une autre table, non loin de là.

C'était une belle soirée. Après la chaleur de la journée, la fraîcheur du crépuscule se posait sur leurs peaux, caresse intime et prometteuse. Depuis longtemps (une fois sa période de folie passée), Karolina avait pris la décision de ne plus se laisser guider par ses sentiments. Elle menait une vie rangée et se consacrait tout entière à l'étude des papillons. Déjà, alors qu'elle n'avait que douze ans, avant qu'elle ne perdît tout, ses connaissances en entomologie étaient époustouflantes. Ses épaules étaient légèrement incurvées, ses cheveux noirs coupés n'importe comment.

Ils se levèrent pour aller dîner. En passant devant la table de Jess, elle se retourna pour le saluer. Frans lui adressa un petit sourire triste et la suivit des yeux. Dans la salle à manger, Karolina demanda à Willie s'il comptait toujours miser sur le rouquin. Willie se contenta de rire et lui dit de ne pas se montrer aussi impatiente.